

notre pays. Les anciens éclairés sur les effets redoutables des médecines vénéneuses ne les essayaient que dans des cas rares ; Aristote et Platon en avaient limité l'emploi ; ce dernier a écrit : *Morbi nisi periculosissimi sint, phamacis istis irritandi non sunt.* »

Pour venir à l'appui de cette thèse, Champier demande des preuves à l'histoire, plus capables, il est vrai, de séduire par leur forme anecdotique que de convaincre par leur valeur intrinsèque. De fréquentes citations, que lui suggère sa mémoire très-ornée, sont intercalées dans le discours. « Si Caton a proposé de chasser les médecins de Rome, c'est que la médecine y était pratiquée par des guérisseurs qui n'avaient recours qu'à des compositions dangereuses. » Pour conserver une bonne santé, disait un proverbe romain, alors en usage, il faut s'abstenir, durant la maladie, des préparations susceptibles d'empoisonner. Un oracle d'Apollon, qui flétrissait les empiriques, est reproduit : *Quandocumque gens ista suas litteras dabit, omnia corrumpet ; tum etiam magis si medicos suos huc mittet.* »

Pour Symphorien, les empiriques et les Arabes, sont de la même famille, ne font qu'un. C'est pourquoi il leur applique le vers de Juvénal sur Themison :

Quot Themison ægros, autumnò occiderit uno.

L'empereur Adrien mourant les a désignés par le mot qu'on lui prête : « *Medicorum turba principem perdidit.* »

Si je transcris quelques-unes des citations qui abondent dans ce livre, où elles sont loin toujours d'être d'une justesse et d'un à-propos irréprochables, c'est pour mieux faire apprécier la manière de l'auteur.

Lors même que la science moderne ne nous aurait pas fixé sur les avantages de certains remèdes, puissants modificateurs de l'économie dans des cas déterminés, il y aurait bien des réserves à faire, au point de vue